MARC BERNARD

ANNY

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ZIG-ZAG (« Jeunes »).

AU SECOURS !

ANNY. Nouvelle édition en 1946.

RENCONTRES.

LA CONQUÊTE DE LA MÉDITERRANNÉE.

LES EXILÉS.

PAREILS À DES ENFANTS... (« L'Imaginaire », n° *321*).

VERT-ET-ARGENT *suivi de* PORTRAIT DE M. DENIS.

LES VOIX.

LA CENDRE.

UNE JOURNÉE TOUTE SIMPLE.

SALUT, CAMARADES.

LA BONNE HUMEUR.

LE CARAFON. Pièce en deux actes.

LA MORT DE LA BIEN-AIMÉE (« L'Imaginaire », n° *142*).

AU-DELÀ DE L'ABSENCE (« L'Imaginaire », n° *339*).

LES MARIONNETTES.

TOUT EST BIEN AINSI.

AU FIL DES JOURS.

ANNY

Extrait de la publication

MARC BERNARD

ANNY

roman

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1946.*

1 septembre.

Ah ! la longue, l'abominable lutte ! Vingt fois j'ai pensé céder, vingt fois je l'ai sentie s'éloigner de moi, tout près d'être perdue, vingt fois je l'ai reprise. Il était temps. Si ce combat avait duré un mois encore, je crois que nous y restions tous les trois.

Je l'avais d'ailleurs abandonnée, épuisé, mais elle a couru vers moi, elle s'est jetée dans mes bras à la minute même où je montais dans le train. J'ai compris, alors, que tout allait vers son dénouement. Demain au soir, tout sera fini. Je partirai avec elle pour ma ville natale. J'espère la lui faire aimer, mais j'ai un peu peur. Une jeune femme dans cette petite ville, tellement déserte, silencieuse, morte.

Cependant son amour me rassure. Ne m'en a-t-elle pas donné maintenant la plus décisive des preuves ? Que pourrais-je exiger de plus ? Quitter le bien-être dont elle était entourée pour partager un sort aussi incertain que le mien; une maison où elle était choyée pour se lancer à mon côté au bord de la misère où la moindre défaillance de ma part peut nous précipiter, quel plus

Extrait de la publication

grand témoignage une femme de vingt-deux ans peut-elle donner de son affection ? Et combien peu en seraient capables.

Cet avenir n'a pas l'air de beaucoup la préoccuper; j'y songe avec plus d'angoisse qu'elle. Il est vrai que c'est une enfant malgré son âge. Elle s'abandonne entièrement à moi. Que je la prenne, que je la porte, elle ferme les yeux.

Deux heures plus tard.

Quel besoin, quel besoin de me parler d'elle, de me parler de cela. Demain au soir ! J'ai peine à le croire. Avoir attendu si longtemps, avoir si longtemps cru que c'était impossible, que les obstacles étaient beaucoup trop puissants et nombreux pour pouvoir espérer les surmonter, et en être arrivé à la veille de voir se réaliser ce que l'on a si ardemment désiré.

Les enfants qui ont rêvé d'un voyage durant des mois et à qui l'on dit le soir : « C'est demain que vous prendrez le train », ne sont pas plus étonnés que je le suis en ce moment.

Ainsi donc, il arrive réellement cet instant où, malgré la longueur des heures et des journées, le temps s'amincit peu à peu jusqu'à n'être plus qu'un voile léger nous séparant de l'acte avec tant de douceur qu'il donne à notre impatience même un charme, lui retirant ce qu'elle avait d'âpre, de brûlant, pour la transformer en signe avant-coureur d'un bonheur désormais certain.

Extrait de la publication

Plus que quelques heures et je l'aurai à côté de moi pour toujours. Comment est-ce possible ? Il faut que je fasse un effort pour y croire, que je me rappelle les circonstances qui ont précédé sa résolution, que je fasse renaître en moi les images et les mots pour m'attacher à eux et me convaincre à chaque minute qui passe que tout est bien réel.

Quel monstre d'égoïsme ne pouvons-nous pas devenir pour trouver notre bonheur, pour peu que les circonstances s'en mêlent, dans tant de misères.

Je revois la scène de cet après-midi : j'avais longtemps surveillé les abords de la maison dans l'espoir de la voir sortir, de l'entendre me confirmer une fois encore sa décision. Mon attente a été longue et vaine. Une petite pluie glacée tombait en fils minces et droits, devant la porte du couloir où je m'étais réfugié. A mesure que le temps passait, je sentais l'angoisse m'envahir.

Lorsqu'il m'a été impossible de faire autrement, j'ai cédé. J'ai traversé la rue, franchi le seuil du couloir, monté l'escalier dont le tapis rouge me paraissait plus épais encore que d'habitude. Le cœur battant, j'ai frappé à la porte, doucement, puis un peu plus fort, à plusieurs reprises. Anny qui passait dans le vestibule a compris que c'était moi, elle m'a ouvert. Portant un doigt à ses lèvres, elle a tourné la tête vers la chambre dont la porte était entr'ouverte. Cette pièce était plongée dans l'ombre comme celle d'un mourant; les rideaux étaient tirés et seule une petite lampe, entourée d'un épais abat-jour, répandait une faible clarté.

Comment dire l'atmosphère de désespoir qui régnait là. Et de quelle voix il a appelé :

Extrait de la publication

— Anny !

A peine si je l'ai reconnue tant elle était basse et changée, pleine d'angoisse, plaintive, comme s'il craignait que la chose ne fût déjà arrivée.

Anny s'est éloignée rapidement après m'avoir tendu une main brûlante et murmuré dans un souffle :

— A demain !

J'ai vu le flanc du verre qui étincelait quand il a été touché par la lumière, et la porte s'est refermée.

J'ose à peine l'écrire, mais pourquoi le tairais-je à moi-même, mon bonheur était si grand que mes jambes tremblaient en redescendant l'escalier.

Comment pourrais-je étouffer cette musique puissante du sang, comment résister à ce terrible besoin d'aller de l'avant, de la prendre fût-ce...

Comment puis-je... Mais n'ai-je pas reçu ma part de blessures, cette victoire, ne l'ai-je pas cruellement payée.

Pourtant cet homme que j'estime... Mais rien ne peut diminuer l'ivresse qui monte en moi. Je la sens bouillonner, se répandre dans tout mon corps; tout se tait hors ce qui n'est pas elle. Elle est ma justification, elle éloigne le remords et me laisse seul, avec cette joie de vivre. Mes forces n'ont plus de limites; il n'est rien qui me soit impossible. Tout ce qui m'environne a pris un sens tout à coup. Je ne reconnaissais plus cette ville. Et la chambre où je me trouve, comme elle m'est devenue étrangère. Elle est trop petite pour m'abriter désormais; ma vie s'élance au dehors, sur les places, dans les rues. Comment ai-je pu vivre ici pendant six ans ?

Extrait de la publication

Mais je n'ai plus que quelques heures à attendre. Le jour ne tardera pas à se lever. Et ce soir... Ces valises autour de moi ne sont-elles pas une preuve !

Son visage était las tout à l'heure, ses yeux cernés, ses épaules tombantes. A la vivacité avec laquelle elle a porté son doigt à ses lèvres, à son regard anxieux, j'ai compris qu'elle craignait qu'il ne m'entendît, que sa souffrance ne s'aggravât. N'est-ce pas lui cependant qui nous a proposé de partir ? Mais ce à quoi on a consenti dans un élan, il faut le payer ensuite, dans les moments de sang-froid où l'on peut mesurer l'étendue du sacrifice, et le consommer à nouveau à chaque seconde qui s'écoule.

Avec loyauté, il n'est plus revenu une seule fois sur cet engagement. Mais le spectacle de sa douleur, qu'Anny a constamment sous les yeux, n'est-il pas un perpétuel danger ? Jusqu'au dernier instant, jusqu'à ce que le train soit parti et que je l'ai vue, je crains qu'elle ne se reprenne.

Mais non, sa douleur, quand j'ai voulu la quitter une dernière fois, me rassure. Je la revois encore dans son lit, sous la lumière basse de la lampe : ses bras se tendent vers moi et me serrent en présence de Jacques. Je me suis assis alors au bord du lit et j'ai senti une main, qui n'était pas celle d'Anny, se poser sur mon épaule, cependant qu'une autre la poussait contre moi. Mais il y a plus de trois semaines de cela. Et Dieu sait ce qui peut se passer dans un cœur durant ce temps-là. J'entends encore Jacques dire :

— C'est moi qui m'en irai.

Quel mouvement de gratitude il y eut en moi

Extrait de la publication

à cette minute ! Je n'avais retenu de ces mots que le bruit que fait une porte en s'ouvrant, une barrière quand elle tombe. Et encore, en ce moment, ils font, malgré la plainte de cette voix, une musique joyeuse qui comble mon âme.

Il est près de minuit, la pluie tombe sans arrêt, je la vois courir le long des vitres.

Comment pourrais-je dormir alors qu'il ne me reste plus que ce couloir de quelques heures à franchir, pour me joindre à elle pour toujours. Quelle fièvre, quelle impatience me brûle ! Ah ! que le jour se lève !

3 septembre.

La voici près de moi. La fatigue du voyage, les émotions l'ont brisée. Je n'ai que quelques pas à faire pour la contempler aussi longuement qu'il me plaira. Je peux lui prendre la main, appuyer ma joue contre la sienne.

Et encore, sans bouger de cette table, je l'aperçois dans une glace. C'est à peine si, dans la pénombre où se trouve le lit, on distingue le vague éclat doré de sa chevelure, mais ne serait-il pas plus gros que le dernier grain de sable qui continue à briller sur la plage au moment où tombe la nuit, il me serait plus précieux que le reste du monde; il me suffirait de le regarder le temps d'un éclair pour me sentir comblé au delà des limites humaines, et il suffirait aussi de l'effacer pour me jeter dans des ténèbres sans fin.

Extrait de la publication

Si je fixe mon attention sur ce bruit, j'entends la respiration d'Anny, régulière, profonde, que le moindre froissement des feuilles agitées par le vent suffit à couvrir.

4 septembre.

Je lui ai présenté aujourd'hui de nombreux amis. J'ai voulu que dès les premiers jours, elle ne se sentît pas isolée dans une ville étrangère. J'ai voulu effacer les remords, les tristes souvenirs qu'elle pouvait avoir.

Avant-hier au soir, je m'étais rendu à la gare longtemps avant le départ du train. Comme Jacques devait accompagner Anny, j'ai évité de me montrer à la portière, laissant ainsi à Jacques l'illusion qu'elle partait seule. De sorte que lorsque le train s'est mis en marche, je n'avais aucune certitude absolue de la trouver.

Si elle n'avait pas été là, qu'aurais-je fait ? Si, à la dernière minute, elle était revenue sur sa promesse, décidant de me sacrifier à la place de Jacques, s'il l'avait reprise, que serais-je devenu ? Je ne sais vraiment pas. Peut-être serais-je descendu à la première station pour revenir à Lyon; peut-être — et ceci est plus probable — aurais-je continué ma route sans but, droit devant moi.

Mais à quoi bon songer à cela ! Et à vrai dire cette crainte ne m'a pas touché.

A peine sortions-nous de Perrache que je me suis avancé, le cœur tranquille, dans le couloir.

Extrait de la publication

Des gens dormaient dans les compartiments. Il y avait peu de monde. La plupart des lumières avaient été mises en veilleuse et les rideaux tirés, de sorte que j'avais un peu l'impression de marcher dans l'unique rue d'un village endormi. Le train avait pris rapidement de la vitesse, et je devais me tenir aux barres d'appui pour ne pas heurter les cloisons.

Je la trouvai, assise dans un angle du compartiment où elle était seule. Dès qu'elle m'a vu, elle m'a tendu les bras; nous n'avons pas prononcé un seul mot.

Je voyais derrière la vitre, au fond de la nuit, des lumières naître et mourir. Nous traversions de vastes étendues de ténèbres qui semblaient ne plus devoir finir mais, tout à coup, au milieu de la campagne, surgissait un point lumineux qui accompagnait un instant notre marche pour se perdre ensuite, réapparaître parfois, et s'anéantir finalement dans les profondeurs de l'ombre. La cadence régulière du martèlement des roues sur les rails, l'arrachement brusque des tournants nous berçaient, nous serraient plus étroitement.

Anny avait appuyé sa tête contre mon épaule, fermant des yeux cernés par les tourments des semaines que nous venions de vivre, mais nos mains qui se serraient nous disaient combien nous étions près l'un de l'autre. Ne laissions-nous pas derrière nous un homme désespéré; quelle allait être pour lui cette première nuit dans la maison où il se retrouverait seul ?

Notre bonheur s'est tracé un chemin à travers

les ruines et cela lui donne une gravité, une profondeur de mort. La volupté si grande que nous trouvons l'un dans l'autre et qui est sans doute — je ne puis m'aveugler là-dessus — notre lien le plus puissant, le seul qui ait pu nous tenir liés à travers tant de traverses, cette chair qui ne nous laisse jamais rassasiés, cette brûlure que rien ne peut éteindre, a un goût funèbre.

Je parlais de lien, et, en effet, souvent, quand nous nous retrouvions après avoir cru que cette fois-ci c'était fini, le choc ayant été tellement rude que l'un de nous deux, à bout de forces, ne songeait plus qu'à abandonner la lutte, nous avions bien la sensation d'une attache qui nous ramène durement en arrière quand nous sommes au bout de sa longueur.

Nous goûtons trop souvent cette volupté noire, qui ne nous offre rien d'autre qu'un perpétuel recommencement.

Je me souviens de l'espèce de fureur avec laquelle nous nous sommes étreints la première fois. C'était un accouplement barbare, une lutte dure d'où toute tendresse était exclue, sans l'ombre d'un attendrissement, où nous sentions qu'il n'y avait pas à attendre de pitié; chacun puisant dans le corps de l'autre sa propre volupté; et cet après-midi encore, à peine étions-nous entrés dans cette chambre...

Il nous arrive d'être mouillés de sueur et que nos peaux collent l'une à l'autre, mais les yeux cernés, les membres las à ne pouvoir se soulever, à trouver pesante la moindre couverture, rejetés chacun dans un coin du lit, craignant jusqu'au contact de notre chair, nous sentons au creux de

Extrait de la publication

nous-mêmes, dans je ne sais quel repli de notre corps, cette flamme qui continue à brûler. Notre odeur agit comme un alcool. Dès que nous sommes seuls l'ivresse nous gagne.

8 septembre.

Je voudrais que notre amour perdît de sa sensualité, qu'il redevînt plus humain, que nous fissions pénétrer en lui un peu de douceur, mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais en parler à Anny dès maintenant, alors qu'il en est encore temps, mais je n'en ai pas le courage; si j'aborde timidement ce sujet, elle me ferme la bouche. Je lis tant de honte, de muette supplication dans ses yeux, que je n'ose aller plus avant. Autant elle apporte d'ardeur à m'aimer, autant elle a horreur de la moindre allusion à ce côté secret de notre vie. Secret pour nous-mêmes autant que pour les autres, que nous nous dissimulons aux heures de calme.

Détournons-nous de ces pensées; le temps nous apportera sans doute l'apaisement. Peut-être songerons-nous un jour avec regret à cette époque trop ardente.

9 septembre.

Il fait une nuit magnifique.

Les arches du monument qui est en face de notre

Extrait de la publication

hôtel découpent d'énormes voûtes noires, pleines d'étoiles. Un vent lourd et tiède, un véritable vent d'automne, qui paraît s'être chargé de toute la féconde décomposition qui recouvre la terre, agite les feuilles des arbres qui viennent si près de l'hôtel que, parfois — quand une branche ploie davantage — elles touchent le bord de notre fenêtre qu'elles heurtent doucement.

Ce chant léger des feuilles au milieu de la nuit est un enchantement. A lui seul il emplit la chambre de fraîcheur, d'un ruissellement d'eau vive; il en fait un moulin dressé au bord d'une rivière, une salle de château au milieu d'un parc, un endroit magnifique, qu'on voudrait ne jamais quitter.

Mais en dehors de cela, quel calme dans cette petite ville, où je n'étais plus venu depuis près de trois ans.

Nous avions les oreilles encore bourdonnantes des mille bruits de la rue de la République que le roulement du train avait prolongés jusqu'à la gare. Mais en pénétrant dans les allées de M..., quel silence ! Comme les gens marchaient avec lenteur dans les rues désertes ! Quelle impression de solitude !

En ce moment encore je n'arrive pas à m'assurer que cette ville est habitée. Je n'ai pas été peu étonné de découvrir, quand on les a allumées, ces lampes électriques suspendues au milieu des rues et qui laissent ruisseler une diffuse lumière glacée. Il a suffi de cet éclairage pour me rendre la ville où je suis né, où j'ai passé toute mon enfance, étrangère. Quand la nuit est venue, je ne la reconnaissais plus.

Extrait de la publication

Seul, je ne pourrais y demeurer une semaine. Mais avec Elle. Puisqu'elle s'y trouve, quelle autre ville pourrait l'égaler, où pourrais-je vivre ailleurs qu'ici ? où ne me sentirais-je pas perdu, exilé ? où ne mourrais-je pas de tristesse ?

Toute la joie, toute la lumière du monde, son sens secret, réel, sont prisonniers de ces murs. Le diamant est derrière moi, dans ce lit.

10 septembre.

Anny vient de s'endormir sitôt couchée, en me donnant la main comme une enfant, le visage tourné vers moi. Ses paupières, un peu gonflées et comme transparentes tant elles sont fines, luttaient contre le sommeil; elles s'abaissaient avec lenteur pour se relever aussitôt, tandis que ses beaux yeux d'un bleu vert, qui remontent un peu vers les tempes, s'éteignaient doucement.

Assis au chevet du lit, j'ai regardé longuement le corps qui m'était abandonné dans l'innocence du sommeil, son front rond et pur, ses lèvres un peu épaisses que la volupté gonfle et rougit alors que la souffrance les rend pâles et minces, la masse blonde des cheveux qui avaient des miroitements de paille mûre sur l'oreiller, ses tempes creuses veinées de bleu, ses longues mains au bout de ses bras nus, sa poitrine qui soulevait la chemise légère.

Et je songeais que j'avais le privilège de contempler Anny aussi longtemps qu'il me plairait, d'appuyer mes lèvres sur sa joue et que, chaque fois,

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARC BERNARD

Anny

Un jeune homme et une jeune femme sont pris au piège de la sensualité.

Isolés dans une ville de province, coupés du monde, une longue lutte les dresse l'un contre l'autre.

L'auteur s'est attaché à peindre ce combat où l'amour et la haine, nourris aux sources du désir, ont des visages à peine différents, où deux êtres qui s'aiment se meurtrissent avec acharnement, cherchant par-delà la volupté une unité jamais atteinte.

Peut-être est-il parvenu à montrer — car elle apparaît sous cette forme avec une violence qui l'emporte sur ses autres manifestations — que leur tourment sexuel n'est qu'un des aspects de l'inquiétude qui brûle certains.

On peut suivre dans *Anny*, jour après jour, les efforts de ces deux jeunes êtres pour surmonter cette angoisse qui a pris le visage de la sensualité.

Anny *valut à Marc Bernard le prix Interallié 1934.*

9 782070 206575

34-VIII A 20657 ISBN 2-07-020657-2

Extrait de la publication